

ALESSANDRO  
PIPERNO

Un air  
de famille

~~FLAUBERT~~



LIANA LEVI  *piccolo*



Un cours magistral sur Flaubert peut s'avérer dangereux. C'est l'amer constat que fait le professeur Sacerdoti qui, pour avoir cité des réflexions misogynes de l'auteur, est mis au pilori. Rayé du monde universitaire, en panne d'inspiration littéraire, le quinquagénaire se réfugie dans un isolement dédaigneux : la solitude ne lui a jamais fait peur. Mais le hasard vient le débusquer de façon inattendue quand on lui assigne le rôle de tuteur d'un petit cousin désormais orphelin. La présence du jeune Noah, chez qui il reconnaît un troublant air de famille, va lui révéler un versant de sa personnalité qu'il ignorait...

**ALESSANDRO PIPERNO**, né en 1972, vit à Rome, enseigne la littérature française à l'université et dirige la collection Meridiani Mondadori, l'équivalent italien de la Pléiade. En 2005, *Avec les pires intentions*, son premier roman, est d'emblée un succès. Sans se départir d'une féroce ironie, il écrit *Persécution*, premier volet d'un diptyque brillantissime, prix du meilleur livre étranger 2011 en France. *Inséparables*, le second volet, remporte le prix Strega en 2012 en Italie. Paraîtront ensuite *Là où l'histoire se termine* et *La Faute*.

« Il suffit de lire les deux premières pages de ce roman pour être envoûté. Les lecteurs qui ne connaissent pas Piperno ont de la chance. Ils vont découvrir un maître, un virtuose du sarcasme, de l'ironie et de l'autodérision : l'une des meilleures plumes européennes. » *Le Monde des Livres*

« Intelligent, drôle, émouvant. » *Le Figaro littéraire*

Alessandro Piperno

# Un air de famille

*Traduit de l'italien  
par Jean-Luc Defromont*

LIANA LEVI  *piccolo*



*À Chiara et Tommaso*



*Avant de grandir, je croyais détester tout le monde,  
mais en grandissant, je me suis rendu compte  
que c'était juste les enfants que je n'aimais pas.  
De petites brutes égoïstes, bruyantes, cruelles et  
vulgaires.*

PHILIP LARKIN

*Pas besoin de croire en Dieu pour être un bon Juif.*

ONCLE GIANNI SACERDOTI



SUSCEPTIBLES DU MONDE ENTIER,  
UNISSEZ-VOUS!



Passé cinquante ans, tellement de gens se mettent à mourir autour de vous qu'à partir d'un certain moment, vous n'y faites même plus attention.

Cette fois-ci, hélas, ce n'était pas comme d'habitude un vieux machin hors d'usage qui avait cassé sa pipe, mais la fille avec laquelle j'avais partagé la dernière table de la rangée de gauche au lycée (et, s'il est encore permis de le dire, quelque chose de plus gratifiant et de plus licencieux). Parmi les camarades avec qui j'avais passé le bac, Veronica Gentileschi était la première à avoir atteint la date de péremption.

C'était Federico Montenuovo qui m'avait informé de ce malheur. Sa voix onctueuse et affable avait rompu un charme vieux de trente ans : le laps de temps qui s'était écoulé depuis la dernière fois que je l'avais entendue.

La cérémonie aurait lieu le lendemain après-midi dans une église de la piazza del Popolo, non loin de l'appartement où Veronica et son compagnon avaient élevé trois filles, un couple de perroquets et une communauté de petits chiens pieusement arrachés à la rue.

Federico parlait de l'enterrement de Veronica Gentileschi comme il aurait parlé autrefois de la fête de Myrta Messori à l'Open Gate : un événement à ne pas louper. Pour cette raison, bien que j'exclue d'y assister, j'hésitais à mettre les choses au clair. Une réticence qui l'avait incité à renchérir :

« À propos, après la messe, on se voit tous chez moi. Rien de sinistre, juste des retrouvailles.

- On n'est pas trop vieux pour le remake de *The Big Chill*?
- Parle pour toi, prof. »

Et il s'était laissé aller à ce rire qui me semblait déjà, du temps de ma jeunesse, fait exprès pour dissiper les doutes et apaiser les controverses.

## 2

L'appel de Federico était arrivé un après-midi, juste avant les vacances de Noël, alors que j'entrais dans mon bureau à l'université, talonné par les angoisses qui me taraudaient depuis quelque temps.

Les cours étaient terminés et les examens encore à venir, mais je me trouvais là pour une fâcheuse affaire : j'avais été convoqué par la commission paritaire de l'université. Bien que je sois raisonnablement sûr qu'il s'agissait d'un malentendu, la chose m'avait ébranlé en profondeur, assez pour me pousser à téléphoner au directeur du département.

Zoologiste passé aux sciences humaines, syndicaliste expérimenté, Valerio Sartori ne se conformait pas au modèle classique du mandarin à l'ancienne. Doté de la fermeté nécessaire pour dompter les bêtes rares de notre cirque, il savait être accueillant et compréhensif quand il remisait son fouet. Et de toute façon, il n'était de ragot ni d'intrigue secrète dont il ne soit informé, ni d'écheveau qu'il ne sache démêler en passant un coup de fil au bureau opportun.

« Le président vient de m'avertir. J'allais t'appeler.

- C'est quoi, la commission paritaire ?

– Tu me crois, si je te dis que je n'en ai pas la moindre idée ? Bon sang, ils en sortent une par jour, comme en Union soviétique.

– Tu sais au moins me dire ce qu'ils me veulent ?

– Te parler. C'est tout ce que je sais. Si tu veux, je t'accompagne, juste pour te soutenir moralement.

– Pas la peine, merci.

– Que ce soit clair : quoi qu'il se soit passé – et tu verras que ce n'est rien –, le département est avec toi, comme je l'ai notifié au président.

– Et si je ne me présente pas ? le provoquai-je.

– Ça pourrait entraîner une sanction.

– Carrément ?

– Eh bien, ignorer une convocation formelle, ça peut ouvrir la voie à une procédure de blâme, l'antichambre du licenciement. Bref, je te conseille de prendre ça avec philosophie, d'y aller et de les laisser vider leur sac. »

La chose ne laisse pas de me surprendre, mais quand on gagne sa vie en écrivant, on se retrouve exposé à une popularité au rabais : avec tous les tracas qu'engendre la célébrité, sans les privilèges. La pensée de l'usage qui serait fait de mon expulsion de l'université pour raisons disciplinaires me laissa un goût amer dans la bouche.

« Garde ton sang-froid, ajouta-t-il. Il s'agit sans doute de la bouffonnerie habituelle qui permet à ces commissions de justifier leur existence. En tout cas, reste à savoir ce qu'ils ont entre les mains. »

Je m'aperçus alors que j'avais éludé cette question essentielle. De toute évidence, mon intolérance à ce genre d'instances appelées à évaluer la conduite des enseignants et à la sanctionner en cas d'abus avait pris le dessus. Or cette embrouille découlait certainement d'un comportement assez déplorable pour m'attirer une plainte anonyme.

Oui, mais déposée par qui, ou pour le compte de qui ?

Je me creusai les méninges, passai en revue la dernière année de cours, d'examens, de réception des étudiants, de soutenances... Je ne me rappelais pas la moindre occasion où je m'étais exprimé de manière inopportune, ni aucun contentieux auquel j'avais pris part.

C'était sans doute un hasard, mais cette tuile me tombait dessus au moment où j'avais perdu tout intérêt pour mon métier – et pas seulement, hélas.

Que de temps s'était écoulé depuis la dernière fois où la dissection, passage après passage, d'un chef-d'œuvre littéraire devant un parterre d'étudiants de première année m'était apparue non seulement comme un délicieux privilège, mais aussi comme une mission qui ne le cédait qu'au rêve de me faire une place dans le monde de la littérature.

Je devais avoir vingt-cinq ans quand mon Prof m'avait confié un séminaire pour étudiants de maîtrise. Mon doctorat tout frais en poche, brûlant d'un feu intellectuel sacré, j'avais derrière moi, en raison de diverses circonstances défavorables, plusieurs existences bien révolues : aucune dont je puisse me sentir fier, pour être honnête.

Ma mère était morte : peut-être assassinée, peut-être pas. Mon père avait passé une partie significative de sa vie d'adulte en prison : injustement, selon toute probabilité. Un oncle, riche et bien intentionné, mais tout aussi incapable de me comprendre et de me tenir tête, s'était chargé de mon éducation. Entre-temps, la seule fille que j'avais aimée était partie s'installer en Israël, et la tribu de jeunes poseurs privilégiés au sein de laquelle j'avais trouvé asile m'avait mis à l'index.

Ayant touché le fond du gouffre, j'avais eu l'opportunité, interdite à la plupart de mes camarades, d'ajuster mes ambitions à une nouvelle vie.

Avec la prime d'assurance de ma mère, j'avais acheté une mansarde via dei Banchi Vecchi : le refuge idéal où passer des nuits blanches en absorbant des doses massives de caféine et en préparant mes cours, plongé dans un labeur vivifiant. Le parfum de l'aube, le chant des tourterelles, la douche brûlante, la sensation d'épuisement, d'excitation et d'euphorie que j'éprouvais en enfourchant mon scooter, savourant à l'avance le moment où je laisserais libre cours à tout mon amour pour les classiques français. Mi-rabbin, mi-prêtre, voilà comment je me percevais : à la fois interprète du Verbe artistique et intermédiaire entre la littérature universelle et tant de jeunes esprits assoiffés. Certes, tous les cours ne mettent pas dans le mille. Mais certains y parviennent, et je vous assure que lorsque c'est le cas, vous avez hâte que ça se reproduise.

Et maintenant ? Qu'étaient devenus ce désir de partager, cette envie de séduire, ce rêve de gagner des prosélytes à la cause ? Désormais, me creuser les méninges pour rendre intelligible un vers de Mallarmé n'était plus un défi électrisant, mais un tourment. Si c'est un crime que de perdre la passion pour son travail, alors oui, je méritais d'être appelé à la barre.

Entendons-nous bien. Je ne me serais pas étendu sur le sujet si mon désamour de l'enseignement ne s'était doublé d'une alarmante nausée de l'écriture. Plus de trente ans après la publication de ma première nouvelle dans une revue, on pouvait tout dire, sauf que la relation entre l'écriture et moi ressemblait à une lune de miel. Comme dans tout rapport conjugal, il y avait eu plus de bas que de hauts. Mais pas au point de rendre le divorce plausible. Du moins jusqu'à quelque temps auparavant, quand les choses – après la sortie de mon dernier livre, suivie d'une tournée promotionnelle désastreuse – étaient allées de travers, prenant

une tournure démoralisante. Du jour au lendemain, sans aucune raison, les motivations qui me poussaient depuis des décennies à me lever aux aurores et à effectuer des marathons épuisants à l'ordinateur étaient venues à manquer. Soudain, j'étais aussi asséché, aphone, privé de stimuli qu'un performer en fin de carrière, et donc plus proche de la mort que je l'avais jamais été. Rien de dramatique, si je ne m'étais retrouvé, tel le veuf qui se découvre amoureux de sa femme une heure après l'avoir enterrée, face à l'évidence que sans ce travail, la vie avait perdu toute beauté et tout but. Entre-temps – soit dit de manière tout à fait incidente – mes interventions dans le *Corriere della Sera* s'étaient elles aussi drastiquement raréfiées. Persuadé qu'avoir une opinion sur tout revenait à n'en avoir aucune, je préférais m'abstenir. Sans désirs que j'étais, avec l'amour-propre au trente-sixième dessous, il me semblait incroyable qu'aucun commentaire de lecteur, jusqu'à quelques mois auparavant, ne m'ait fait autant plaisir que celui-ci : « Je n'arrivais plus à m'arrêter de vous lire ! »

Naturellement, je me gardai bien d'informer le diligent directeur de mon département de l'état de prostration où versait ma muse, ni de la sensation d'abattement que cette aridité suscitait en moi. De toute évidence, à ce moment particulier, nous avions l'un comme l'autre bien d'autres chats à fouetter.

« Tu veux un conseil de la part d'un vieux schnock ? Garde ton calme et fais bonne figure. Ils ne veulent pas te détruire, juste se rendre odieux. Le ciel sait s'ils en sont capables. »

Bref, que faire ? Me soumettre à l'humiliation qu'on s'apprêtait à m'infliger, ou tous les envoyer se faire foutre ?

Rien n'aide à mettre ses propres malheurs en perspective comme ceux d'autrui. Par rapport à la douleur des filles de Veronica, mes tracasseries universitaires paraissaient absurdes. La plus jeune d'entre elles avait quinze ans, m'avait dit Federico, le même âge que sa mère quand je l'avais connue, et que moi quand j'avais perdu la mienne. Je savais quels abîmes de telles catastrophes ouvraient dans le cœur de jeunes êtres encore démunis face aux désastres et aux séparations. Pour finir, je pensai à elle, à Veronica : à ce qu'elle était alors, à ce qu'elle était désormais. Je la vis allongée dans une chambre froide en attendant son dernier déménagement et le cercueil où elle affronterait l'éternité.

Avant de me retrouver assis à côté d'elle en seconde, je n'avais jamais daigné lui accorder un regard. Impossible d'imaginer que les vêtements couvrants dans lesquels elle se présentait en classe dissimulaient d'alléchants secrets. À part la bonne odeur qui émanait d'elle, tout le reste était négligeable. À commencer par ce je ne sais quoi d'abruti dans son expression : une distance que Veronica instaurait entre le monde et elle, distance que personne, de toute évidence, n'avait jamais ressenti le besoin de franchir.

Le lavage de cerveau infligé par son enfoiré de père avait certainement contribué à cette absence de vivacité. Médecin-chef à l'hôpital Bambino Gesù, titulaire de la chaire d'orthopédie pédiatrique à l'université catholique, le professeur Alfio Gentileschi occupait une position prééminente dans une de ces congrégations chrétiennes qui imposent à leurs adeptes, surtout de sexe féminin, une conduite austère et irrépréhensible. Son zèle pédagogique focalisé sur Veronica, l'aînée d'une demi-douzaine de frères, se traduisait par une série d'abus particulièrement atroces

aux yeux de tous ceux qui, comme nous, étaient issus de familles en grande partie sécularisées.

La liste des interdits paternels comprenait rouge à lèvres, barrettes voyantes, lunettes de soleil, épaulettes, walkman et autres sacs à dos, tous les accessoires offrant à une jeune fille ordinaire l'opportunité de se donner des airs de teenager. Veronica ne pouvait accepter les invitations au cinéma, ni – Dieu nous en garde – aux fêtes d'anniversaire. Pendant les heures de gym, elle devait porter un pantalon de survêtement informe, alors que ses camarades avaient droit aux shorts sportifs. De plus, à cause de l'approche de notre professeur de religion, que le professeur Gentileschi jugeait outrageusement libérale, Veronica était dispensée d'assister à ce cours.

Comme j'en étais moi-même exempté, par volonté de mon tuteur, je profitais de cette liberté pour socialiser avec elle. Nous tuions le temps à la cafétéria du lycée, qui donnait sur la cour encombrée de scooters. Il était désormais clair que c'était surtout son parfum qui m'attirait. Alors que ses camarades s'aspergeaient d'essences douceâtres et sophistiquées, Veronica se contentait de savon, d'un déodorant aux agrumes et de son propre arôme, frais et vanillé comme l'adolescence.

Bien que nous ayons très peu en commun, il était une chose sur laquelle nous serions tombés d'accord si nous avions eu le culot de nous l'avouer : nous aurions volontiers troqué notre dispense contre un peu de conformisme protecteur et rassurant. Le privilège dont nous jouissions ne résultait en effet pas d'un choix autonome, mais d'une décision prise à notre place. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que l'orthodoxie chrétienne à laquelle Veronica se pliait scrupuleusement était encore plus artificielle que ma tiède adhésion aux préceptes du judaïsme.

Quoi qu'il en soit, je doute que le père de Veronica, s'il en avait été informé, aurait approuvé nos tête-à-tête : qu'une créature aussi pieuse et innocente que sa fille fricote avec un petit Juif se donnant des airs de mécréant était ce qu'il aurait pu imaginer de pire.

Ce fut au cours de ces deux heures hebdomadaires toutes à nous que je commençai à m'intéresser à elle. Un changement de cap qui n'aurait peut-être pas eu lieu si Veronica, surmontant méfiances et réticences, n'avait baissé la garde juste assez pour éveiller ma curiosité. Plus encore que sa voix légèrement rauque et ses yeux capables de vous écorcher vif, c'était un don tout à fait immatériel qui m'avait frappé : son absence de coquetterie. Moins désolante que la franchise, plus sobre que la sincérité, cette attitude semblait étudiée pour tuer dans l'œuf tout risque de joute amoureuse. Cela dit, en dépit de son aversion pour les ambiguïtés et les doubles sens, Veronica se révélait être une personne intéressante. Et même, quand elle y mettait du sien, elle savait vous faire rire. Comme si les restrictions qu'elle subissait depuis toujours avaient aiguisé son regard et son sens du ridicule. Abrutie, elle était loin de l'être ! Elle remarquait tout et s'enflammait pour un rien. Elle prenait plaisir à se moquer de mes manières affectées : de mes chaussures bateau sans chaussettes à la façon précieuse dont je prononçais des mots anglais courants. Elle ne se montrait pas moins caustique vis-à-vis des autres, surtout de la gent féminine, contre laquelle elle nourrissait un mélange de ressentiment et de mépris : le ressentiment que lui inspirait l'indépendance dont disposaient ses camarades était en effet exacerbé par le mépris pour l'usage frivole qu'elles en faisaient. Comme elle aurait aimé les voir à sa place, victimes de mille interdictions ! Elles auraient enfin compris quelle denrée rare et précieuse était la liberté. Le voilà, le grand paradoxe : si la dictature dans

laquelle Veronica avait grandi lui avait appris à chérir la liberté par-dessus tout, le régime démocratique sous lequel nous avions vu le jour avait forgé une génération de petits seigneurs et de courtisanes.

La façon dont elle parlait d'elle-même, avec une réticence frisant le dédain, montrait bien à quel point elle était étrange et différente. Je mis des mois à lui arracher quelques confidences, et ce fut une entreprise exaspérante. Mais lorsqu'elle s'adoucit et m'accorda sa confiance, elle m'offrit des fragments de vie qui n'auraient pas déparé *Alice au pays des merveilles*. Il n'y avait pas de scène domestique où son père n'endosse le rôle de la Reine de Cœur: un tyran paranoïaque et colérique. Non content d'exercer un contrôle policier sur la vie de ses sujets, chaque soir après le dîner, il les rassemblait tous dans le séjour, leur ordonnait de débrancher le téléphone et d'éteindre la télévision, puis lisait de longs passages de la Bible.

En première ligne durant la campagne référendaire contre le divorce, le professeur Gentileschi avait depuis quelque temps réuni autour de lui une communauté hétérodoxe de collègues anti-avortement et objecteurs de conscience. « Tout le monde craint la bombe atomique, disait-il pour conclure ses sermons du soir, mais la véritable abjection, les Satan qui affligent l'humanité, ce sont les marchands de contraceptifs. »

Veronica m'expliqua que le puritanisme paternel conditionnait chaque aspect de la vie familiale. Pour lui, le monde tel qu'il était devenu – maudit soit le concile Vatican II, par lequel l'Église s'était bradée elle-même, trahissant des milliards de fidèles! – était une sorte d'immense Sodome suintante de lascivité. Il voyait la saleté partout: dans la télévision commerciale, les classiques de la littérature pour enfants, les fast-foods, les soins odontologiques, les bermudas,

les sports d'équipe féminins. Vivre selon ses règles signifiait mourir d'ennui à petit feu et rendre prématurément son âme à Dieu.

À l'époque, les intégrismes religieux qui devaient exploser un peu partout à l'aube du nouveau millénaire, fauchant d'innocentes victimes, avaient été relégués dans l'espace étroit et résiduel où proliférait le folklore. D'où ma consternation et ma stupeur en entendant Veronica énumérer les absurdes bigoterias imposées par son père. J'aurais voulu lui demander pourquoi, vu sa grande lucidité, elle ne tentait pas de se rebeller. Mais craignant qu'une question directe ne la pousse à refermer le robinet de la sincérité, je préférais surseoir. D'autre part, il était évident que ladite lucidité, du moins pour le moment, était la seule forme de désobéissance consentie. Son refus de l'obscurantisme trouvait un débouché dans les curiosités qui l'animaient.

Piégée dans un monde ancien et rétrograde, Veronica dirigeait ses attentions vers tout ce qui débordait du cadre où elle était contrainte de vivre.

Un matin, elle me fit subir un véritable interrogatoire sur mon tuteur, cet oncle dandy qui faisait tant jaser au lycée. Elle l'avait vu un samedi devant l'établissement dans sa Carrera vert métallisé. On aurait dit un playboy. Une autre fois, elle me demanda des explications sur nos fêtes et le sens de certains interdits alimentaires. Une autre encore, elle exigea un compte rendu de mes séjours linguistiques en Angleterre. Même la vie d'un type aussi anodin que moi, depuis son point d'observation, semblait exotique et excitante.

Je crains qu'une bonne part de la sympathie que Veronica m'inspirait n'ait été le fruit de sa capacité à me faire sentir spirituel. Dommage qu'à force de me complaire dans mon propre cabotinage – dont les imitations de professeurs et de

camarades constituaient le fer de lance, avec force grimaces courroucées et voix éraillées –, je ne me sois pas aperçu que son besoin de se laisser aller transcendait mon désir de la divertir. Ces abandons, en effet, bien loin de révéler une nature frivole, exprimaient sous une forme encore embryonnaire la très sérieuse intention de réagir à l'orthodoxie paternelle. L'exigence de dévoiler et de fustiger le côté ridicule des choses était le premier acte d'insubordination qui ne tarderait pas à déclencher la révolte.

Cette soif libertaire avait un pendant anatomique qui ne pouvait certes m'échapper : malgré la minceur et les chastes tenues de Veronica, c'était comme si ses seins réclamaient chaque jour davantage le droit sacro-saint de déborder, de vivre, de jouir. Non qu'ils soient disproportionnés, mais d'après ce qu'on parvenait à deviner, ils avaient une forme parfaite et provocante. Si d'un côté ces proéminences turgescences semblaient prêtes à nourrir une nichée de marmots à élever dans le culte de Jésus-Christ, elles constituaient de l'autre un acte d'accusation contre un père despotique, une morale rétrograde, un Dieu obtus et intrusif.

Ce fut à eux que je repensai, à ces seins splendides, au privilège qui m'avait été concédé de les découvrir et de les savourer avant tout autre, aux années qui s'étaient écoulées depuis ma furtive profanation, à la certitude qu'ils ne pourraient plus, dorénavant, donner de plaisir à qui que ce soit. Ni en recevoir, bien sûr.

#### 4

Je m'étais figuré que la commission paritaire se composerait d'une horde de harpies assoiffées de sang : un préjugé qui, en soi, aurait mérité sanction. En réalité, comme son

nom l'indiquait, la commission était *paritairement* composée de deux hommes et de deux femmes.

Le décor aussi était différent de ce que je m'étais imaginé, à savoir un grand amphithéâtre avec d'un côté du bureau les juges, de l'autre l'accusé, et dans les gradins un public vociférant et mal disposé à mon endroit. Que nenni ! La salle des interrogatoires était assez petite, bien chauffée, somme toute confortable : il s'agissait du bureau de la vice-rectrice, qui non seulement présidait la commission mais avait aussi été à l'origine de sa création. D'où l'atmosphère informelle. On me tutoyait en s'attendant à ce que j'en fasse autant, comme c'est l'usage entre collègues.

Le plus âgé d'entre eux, un professeur titulaire de droit public à la veille de la retraite, me confia que sa femme comptait parmi mes lectrices. Il me demanda si je désirais un « remontant » : du café, de l'eau, « un bon whisky », plaisanta-t-il. Tant d'affabilité, loin de me rassurer, contribuait à rendre encore plus alarmante la perspective du lynchage qui m'attendait sans doute.

Le troisième membre de la commission semblait là par hasard. On me le présenta comme un collègue de la faculté de pharmacie. Sa circonspection, son accent, ses doigts ornés de bagues voyantes trahissaient une origine exotique : persane, maghrébine ? Il était encore moins à son aise, si c'était possible, que l'accusé, comme s'il avait été attiré là par la ruse.

La vice-rectrice se décida soudain : « Et si nous commençons, qu'en dites-vous ? Au fait, ça vous dérange si je fais partir l'enregistrement ? (Elle tira son smartphone de son sac.) Si ça ne tenait qu'à moi, je m'en passerais volontiers, mais désormais, vous le savez, dès qu'on bouge le petit doigt, il faut qu'il en reste une trace dans un procès-verbal. »

Naturellement, j'aurais mieux fait de m'y opposer. Donner mon consentement fut la première erreur – pas la plus grave, du reste – que je commis ce jour-là.

Nous nous installâmes autour d'une table ronde, comme si ce qui était sur le point de commencer était non un procès, mais une séance de spiritisme.

« Avant tout, dis-je, j'aimerais que vous m'expliquiez les fonctions de cette commission.

– Comment, tu ne le sais pas ?

– J'ai essayé de le comprendre, j'ai même appelé Sartori, mais rien. Apparemment, vous opérez dans la clandestinité la plus absolue, tentai-je de plaisanter.

– Il suffisait de consulter le site.

– Comment, pardon ?

– Je dis qu'il suffisait de jeter un coup d'œil au portail de l'université. Tout y est.

– Tu es en train de me dire, répliquai-je, piqué au vif, que vous ne m'expliquerez pas ce que fait cette commission parce que je n'ai pas été capable de m'informer correctement ? »

Celle qui m'avait entraîné dans cette désagréable saynète, une collègue de mon département que je ne connaissais que trop bien, était la plus jeune du groupe. Sa présence ne me surprenait pas. Son stakhanovisme était proverbial, tout comme sa capacité à brûler les étapes. Elle avait été mon étudiante, de celles qui aiment afficher une suspicion haineuse envers l'autorité professorale. Cette acrimonie, combinée à son application et à une certaine ruse, lui avait permis, une fois passée de l'autre côté de l'estrade, de s'affirmer en l'espace de quelques années.

Et maintenant la voilà, membre de cette belle commission interdisciplinaire, prête à juger un collègue plus âgé envers lequel elle n'avait jamais caché sa franche hostilité. Bien que j'aie tout fait pour éviter son regard jusque-là, il

m'était apparu d'emblée que si elle était présente, j'avais de quoi m'inquiéter.

Elle s'appelait Teresa Ghinassi. D'imposantes publications érudites et une propension à l'omniprésence universitaire avaient assuré sa réputation dans ce qui porte le nom de *gender studies*. Il n'y avait rien dans son attitude qui ne suscite mon irritation. À commencer par le traitement qu'elle réservait aux étudiants. Je trouvais agaçant qu'elle les tutoie, les appelle par leur prénom, « Noemi », « Giulio », « Cristina », comme s'ils étaient encore à l'école primaire. Et se batte pour leurs droits en glissant en revanche sur leurs devoirs. Ses cours, il va sans dire, étaient très prisés, surtout ceux sur le postcolonialisme. Non seulement parce qu'elle distribuait les bonnes notes avec une générosité criminelle, mais aussi parce qu'elle savait rassurer et flatter les pauvres d'esprit. Dans ses cours alternaient le ton édifiant du sermon et l'emphase du meeting. Elle avait un talent particulier pour réduire les classiques littéraires à des porte-drapeau de la grande bataille contre le statu quo. Les livres – la précieuse matière dont ils étaient faits, le soin de les rendre exquis –, elle s'en fichait. Ce qui la fascinait, c'étaient les vies héroïques et malheureuses des auteurs (en réalité, il s'agissait surtout d'autrices), leur capacité à devancer leur temps, l'obstination avec laquelle ils avaient su se rebeller contre le pouvoir établi imposé par la culture officielle. Mue par le syndrome d'encerclement qui pousse certains chercheurs juifs à voir des antisémites même là où il n'y en a pas, Teresa consacrait une grande partie de ses cours à l'identification et, partant, à l'exécration de tout écrivain masculin coupable à son dire du plus abject des crimes: le sexisme. Son imaginaire, de même que ses publications et ses conférences, était hanté par le spectre de Barbe-Bleue.

Il fallait toutefois lui reconnaître d'avoir su se soustraire aux rites obsolètes de l'université en conquérant un espace d'autonomie impensable pour ses collègues plus âgés. Difficile d'établir si elle était davantage crainte ou détestée. Courageuse, imprévisible, effrontée, elle était telle que personne n'osait la défier publiquement, et qu'on préférait la diffamer dans son dos. Parmi ses collègues, les hommes la considéraient comme lesbienne et les femmes l'accusaient d'être, selon les besoins de leur propos, frigide ou pute. Bien entendu, les uns se trompaient autant que les autres. Plus simplement, Teresa avait compris que les équilibres avaient changé de manière irréversible, et donc qu'il fallait aussi mettre à jour la conduite des enseignants. S'il convenait jadis de lorgner de vieux pontes libidineux pour faire carrière, il s'agissait désormais de séduire les étudiants en veillant bien à ne pas les lorgner. C'étaient eux les nouveaux maîtres du jeu, ceux qui déterminaient la fortune d'un cursus ou sanctionnaient son manque d'intérêt. Ainsi, il fallait les flatter tels des clients capricieux.

C'était pourquoi Teresa assaisonnait ses engagements institutionnels (cours, examens, réception des étudiants, direction de mémoires) d'une activité si intense sur les réseaux sociaux qu'elle était devenue une véritable influenceuse, avec un butin toujours croissant de followers, qui se comptaient par dizaines de milliers : pas mal pour une comparatiste carriériste. Aussi absurde que ça puisse paraître, l'éloge funèbre était son cheval de bataille. Quand une personnalité de premier plan décédait, Teresa, animée d'un goût vraiment macabre pour le *name dropping*, publiait une vieille photo d'elle aux côtés du défunt VIP, agrémentée d'un commentaire mièvre et larmoyant.

L'œcuménisme de Teresa, loin de se limiter à la sphère virtuelle, envahissait les domaines bien plus hétéroclites de

la convivialité. À la fin de chaque cours, quitte à paraître condescendante, elle invitait les étudiants les plus doués à dîner dans son appartement en chantier permanent via Machiavelli. Elle leur préparait une *paella de marisco* selon la recette apprise durant ses années de doctorat à Barcelone. Ces banquets arrosés de sangria créaient l'atmosphère morale propre à impliquer les jeunes invités dans de sordides séances d'autoconscience. Teresa les incitait à se laisser aller, à ne rien retenir, à tout mettre sur la table : rêves, soucis, ressentiments. Pour donner l'exemple, elle débballait ses propres défaites sentimentales, ses frustrations politiques, et surtout les troubles alimentaires qui avaient accablé son adolescence errante et petite-bourgeoise. Il n'en fallait pas plus pour délier la langue des étudiants, même les plus réticents. Pour clore la soirée, elle récitait en version originale des vers de la poétesse à qui elle avait consacré sa première monographie : cette Rosalía de Castro qui « lui avait appris à souffrir, à lutter, à vivre ».

Bref, je connaissais assez Teresa Ghinassi pour savoir que la fermeté de ses opinions n'avait de pair que l'entêtement querelleur avec lequel elle les infligeait aux autres. Je n'avais certes pas oublié la provocation qui avait semé, deux ans auparavant, la zizanie au sein de notre département – allez savoir, peut-être de façon délibérée – ni l'habileté avec laquelle elle avait exploité cet incident diplomatique pour promouvoir sa carrière.

L'esclandre avait éclaté quand Teresa avait posté une photo d'elle sur une plage de Tenerife, juste assez vêtue – d'une tunique transparente laissant entrevoir ses petits seins dardés – pour éviter la censure de la plateforme. Sur cette image piquante trônait un slogan fier et insolent : *Je suis une femme qui aime son corps*. Et il fallait l'admettre : à près de quarante ans, elle pouvait compter sur une silhouette

tonique, filiforme, et sur un profil estompé et félin. Lors des tièdes après-midi de printemps, elle se présentait aux soutenances en jupe en cuir et chemisier léopard. Pour parfaire sa mise, un tatouage sur son avant-bras gauche représentait la déesse Diane en train de se vouer à sa principale occupation, la chasse.

Comme il fallait s'y attendre, l'apparition de la photo avait été saluée par une flopée de likes, d'avances et de commentaires triviaux, de la part d'étudiants mais pas seulement. Toutefois, le scandale se serait peut-être arrêté là si de lamentables séquelles polémiques ne l'avaient ravivé. Lors d'un conseil de département, un vieux professeur d'épigraphie latine avait demandé la parole et s'était lancé dans une diatribe contre l'exhibitionnisme de certains jeunes collègues malavisés. Sans citer de nom, en donnant à son discours des accents apocalyptiques, il en était arrivé à remettre en question son propre rôle. Qu'était-il advenu de la prestigieuse institution à laquelle il avait consacré toute son existence de chercheur? Qu'était-il advenu de la prudence, de la sobriété, du respect, ces vertus que nos maîtres nous avaient inculquées? Si l'université était tombée si bas, en somme, il n'y enseignerait pas une minute de plus: « Absolument, mes chers amis. Je suis prêt à faire un pas de côté. »

Il suffisait de regarder Teresa pour comprendre avec quelle fébrilité elle avait attendu ce moment. Il n'y avait pas un muscle de son corps qui ne vibre de joie et d'indignation. La connaissant, il était raisonnable de penser qu'elle avait passé un après-midi entier devant le miroir, non pour réciter son petit discours (qu'elle nous réservait depuis toujours) mais pour conférer à son visage la gravité imposée par les circonstances et la froideur nécessaire pour tuer. Elle avait commencé par exprimer deux regrets. Elle déplorait que le

collègue latiniste n'ait pas trouvé le courage de la citer *apertis verbis*. Après tout, c'était elle qu'il visait, non ? Pourquoi ne pas le dire ? En outre, elle se disait affligée qu'aucun de nous ne lui ait exprimé sa solidarité eu égard aux injures et au harcèlement dont elle avait fait l'objet la semaine précédente. Était-il possible que personne... Bref, elle se serait attendue... Au moins de la part de ses consœurs...

Elles avaient ceci de beau, les philippiques de Teresa Ghinassi : la capacité de conjuguer victimisme et intimidation.

Elle était ensuite passée à la contre-attaque. Le concept de décence cultivé par notre auguste collègue révélait un moralisme archaïque et vraiment – pour le coup – indécent : une attitude dont l'université, l'institution pour laquelle elle-même se prodiguait nuit et jour, n'avait que faire. Critiquer le bon goût d'une collègue en invoquant rien de moins que le décorum académique, c'était là un acte d'une mesquinerie inqualifiable. Ce qu'elle venait de subir, dans l'indifférence générale, c'était le plus ancien des abus : une énième attaque contre le corps des femmes. Si la raison qui poussait l'illustre latiniste à contempler l'opportunité d'une retraite anticipée était une photo – un cliché innocent d'une femme à la plage –, il était évident que l'enseignement n'était pas fait pour lui. Qu'il prenne sa retraite s'il le souhaitait : nul ne le regretterait.

Il était rare qu'une réunion universitaire se transforme en pugilat, et qu'un contentieux entre érudits dégénère en affrontement d'une brutalité digne de la télévision. Pas de circonvolutions, pas de message mafieux voilé, il fallait appeler un chat un chat. En cela aussi, Teresa était une outsider, une réformatrice des mœurs. Il y avait quelque chose d'extraordinairement vital et novateur dans sa franchise, ainsi que dans la lutte qu'elle avait engagée contre les périphrases typiques des érudits. Par ailleurs, l'indignation

avec laquelle le vieux professeur avait fustigé le topless de sa jeune collègue n'était qu'un prétexte, tout comme la vigueur avec laquelle cette dernière avait revendiqué son droit à l'exhiber.

Le malaise de l'assistance (le mien, certainement) provenait de l'impossibilité de se rallier aux arguments de l'un ou de l'autre. Le spectacle qu'ils nous offraient étayait le soupçon que les antagonistes n'étaient pas intéressés par le fond de la question. Ils avaient eu beau nous rebattre les oreilles de l'intérêt commun, de la santé des institutions... Il ne s'agissait pas d'une bataille entre libertés, ni d'une lutte pour la justice, encore moins d'une révolution, mais d'une guerre de clans. Si l'objectif du vieux baron était de conserver son petit fief, du moins tant que ses forces le lui permettraient, celui de sa jeune et pugnace opposante était de le lui arracher. Une guerre de pouvoir donc, rien de plus, une vendetta moins sanglante mais tout aussi féroce que celles pratiquées par le crime organisé. Comme on pouvait s'y attendre, cet affrontement avait laissé morts et blessés sur le champ de bataille. Les étudiants responsables des commentaires triviaux avaient été identifiés et expulsés. Le latiniste avait déposé les armes avec déshonneur et pris sa retraite anticipée. Teresa Ghinassi avait obtenu plus qu'elle n'avait osé l'espérer: la voie menant à la chaire était libre, et elle était désormais investie du rôle de championne des droits civils.

Mais ce n'est que le cadre général. Bien peu de choses, si une franche et réciproque antipathie entre nous deux n'avait envenimé la situation. Comme je le disais, Teresa avait autrefois suivi mon cours sur *À rebours* de Huysmans. Oui, précisément ce livre dégoûtant connu des spécialistes comme la « Bible du décadentisme ». J'étais encore un jeune professeur enthousiaste lorsqu'à la fin d'un cours, une jeune

filles à la coiffure rasta, aux yeux intelligents et aux jambes maigrissimes s'était approchée de l'estrade pour s'enquérir de mon horaire de réception des étudiants. Si elle n'avait rien de mieux à faire, lui avais-je dit, elle pouvait m'accompagner à mon bureau. Entre-temps, la salle se vidait. Je devais la fermer et remettre les clés à l'appariteur. C'était entre autres pourquoi je lui avais cédé le pas. Que n'avais-je pas fait ? Elle s'était arrêtée, la mine si longue que j'avais craint de lui avoir marché sur le pied. « Il s'est passé quelque chose ? »

– Je dirais que oui.

– Quoi donc ?

– Pourquoi vous m'avez laissée passer ?

– Bah... avais-je répondu, interdit, avant de me hâter d'ajouter : Par habitude ? Par politesse ? Je ne saurais le dire. Ça m'est venu naturellement.

– Ça vous est venu naturellement parce que pour vous, je ne suis que ça : une quelconque étudiante de première année avec laquelle faire le galant. »

J'étais tellement stupéfait par ses paroles, sans mentionner son attitude grossière, que je fus sur le point de l'envoyer promener. C'était ce que mon Prof aurait fait dans des circonstances analogues, en accompagnant son geste d'un surcroît d'insultes. Pour me distinguer de mon mentor colérique, je m'étais mordu la langue. Dans un excès de zèle, j'étais même allé jusqu'à présenter des excuses à Teresa.

Une fois dans mon bureau, elle s'était sans ambages déclarée mécontente de mon cours. Surpris et quelque peu mortifié, je lui en avais demandé la raison. Je n'avais pas encore érigé entre les étudiants et moi ce mur de courtoisie et de désenchantement derrière lequel je me retrancherais quelques années plus tard. Sensible à leur jugement, tant positif que négatif, j'étais en train de me rendre compte

que consacrer un cours entier à un fou qui s'enferme chez lui pour croupir dans ses luxes tardo-impériaux n'avait pas été une bonne idée. En regardant mon étudiante en face, je me dis que ce devait être la raison de son malaise. Je me trompais.

« Le fait est qu'en vous écoutant, on n'arrive pas à savoir ce que vous pensez.

– Excusez-moi, mais là, c'est moi qui ne comprends pas. Ce que je pense de quoi ?

– De tout.

– De tout, hein ? Vous, oui, c'est sûr que vous aimez parler clair.

– Exactement, c'est ce que j'aime faire. Et je vous prie de ne pas me traiter comme ça.

– C'est-à-dire ?

– Avec cette condescendance ironique.

– Eh bien, visiblement je ne fais rien comme il faut.

– Vous recommencez.

– Écoutez, mademoiselle...

– Ne m'appellez pas mademoiselle, je ne suis pas une demoiselle.

– Bon, maintenant laissez-moi parler, s'il vous plaît. Je crois que vous avez dépassé toutes les bornes imposées par le savoir-vivre. De plus, il me semble que vous êtes victime d'une méprise aussi grande que votre impolitesse. » Pour ne pas sortir complètement de mes gonds, j'avais marqué une pause en emplissant mes poumons d'une grande quantité d'air : « J'enseigne la littérature française, pas la toutologie appliquée. C'est compris ? On me paie pour donner mon avis sur la prose de Stendhal ou sur les vers de Verlaine. Ce que je pense de tout autre sujet ne regarde que moi, et personne d'autre. » En la congédiant, j'ignorais que ce n'était que le premier round entre Teresa Ghinassi et moi.

Le désaccord le plus récent remontait à quelques semaines auparavant. Je présidais une commission de soutenance quand, en fin de journée, une étudiante de Teresa s'était assise en face de nous. En lisant à voix haute le titre de son mémoire de maîtrise, j'avais failli lui rire au nez : *Stéréotypes et sexisme dans les chansons de Lionel Richie*.

Passer les morceaux mièvres et bénins de cette pop star, qui avaient favorisé les plus mémorables de mes pelotages adolescents, au crible d'une lecture savante et idéologique constituait à mes yeux l'exercice herméneutique le plus dépourvu de jugement auquel j'aie jamais été confronté. Mais, comme on pouvait s'y attendre, la discussion fut encore plus surréaliste. Le jargon de la candidate reflétait servilement le ton affecté de sa directrice de maîtrise. En analysant la chanson « Endless Love », elle expliqua à la commission que, dans l'acte de jurer un amour éternel à sa bien-aimée (« un amour acritique, potentiellement violent, puisque rien n'est éternel »), Richie avait procédé à une « angélisation d'empreinte chevaleresque » qui reléguait la femme à son rôle millénaire d'« idole à contempler et vénérer », la réduisant ainsi à un « simple objet », à un « élément ornemental et inoffensif », comme c'est d'ailleurs le cas dans toutes les « sociétés patriarcales ». Je sais, j'aurais dû me taire, ravalier les mille commentaires sarcastiques qui se pressaient à mon larynx. Je n'étais certes pas le genre de président de commission qui embarrasse une collègue en polémiqueant avec sa candidate. Cependant, mû par je ne sais quelle impatience, j'avais fait remarquer à l'étudiante qu'adhérer à ses critères conduirait à se débarrasser d'une bonne partie de la poésie lyrique occidentale, de Pétrarque à Éluard. Mon objection avait déclenché un chahut indigne : c'était la candidate qui en avait fait les frais, car en raison de mon veto, elle n'avait pas obtenu la mention qu'elle aurait sans doute méritée.

À la fin de la séance, Teresa était partie sans me saluer et en claquant la porte. À y repenser, je me repentais de ne pas avoir agi comme d'habitude, avec indulgence et sans piper mot.

Vous comprendrez maintenant donc pourquoi il m'avait suffi de me trouver face à elle – affublée d'une des salopettes puérides qu'elle aimait porter pendant les mois froids, agrippée à sa gourde réglementaire – pour comprendre non seulement qu'elle devait être à l'origine de cette lamentable affaire de délation, mais que si tel était vraiment le cas, j'avais plus d'une raison de faire dans mon froc.

## 5

«La commission paritaire, expliqua la vice-rectrice, est née dans le but d'évaluer la correction des comportements au sein du corps enseignant.»

L'homme de loi adoucît la pilule :

«Nous ne sommes pas ici pour juger qui que ce soit.

– C'est une réunion informelle, renchérit la vice-rectrice.

– Nous voulons juste comprendre, me rassura de nouveau le vieux professeur.

– Ok, mais comprendre quoi?

– Nous avons reçu une plainte assez circonstanciée de la part d'une délégation d'étudiantes, dit la vice-rectrice. Le cours que tu as donné cette année en a déconcerté certaines.

– Sérieusement? »

Je me demandai comment un module de trente heures sur Flaubert, si bien rodé qu'on le repropo sait tous les cinq ans et qu'il était toujours bien accueilli, avait pu *déconcerter* quelqu'un. Je cherchai le regard de Teresa pour voir si, comme moi, elle considérait tout ce cirque comme le

bouclage de la boucle. Après nombre d'escarmouches et d'insinuations, l'heure de rendre des comptes avait sonné. C'était elle, la pionnière héroïque, la première étudiante à se déclarer insatisfaite de moi et de ma façon d'enseigner, la première à remettre en question une méthode fondée sur le plaisir et le goût du détail. Depuis, elle en avait fait, du chemin. Les rôles s'étaient inversés. C'était désormais son tour d'occuper le bon côté de l'estrade, le bon côté de la barricade, le bon côté de l'histoire.

« Pauvres filles, dis-je. Elles sont si impressionnables.

– Comment sais-tu que ce sont des filles ? me défia-t-elle.

– Ne t'emporte pas, Teresa. C'est la vice-rectrice qui a parlé d'une "délégation d'étudiantes". Et de toute façon, vu que d'habitude, tu m'accuses de m'exprimer au masculin, j'ai cherché à te contenter.

– Je ne crois pas que tu sois en position de te ficher de moi.

– Qu'est-ce que c'est, ça, une menace ? »

Je vis alors la main de la vice-rectrice se poser assez fermement sur celle de sa collègue.

« Comme l'a dit notre sage doyen : nous sommes ici pour comprendre, pas pour juger. »

Essayez donc de leur expliquer que c'est au nom du mince espace sémantique qui sépare la compréhension du jugement qu'ont été commis les abus les plus atroces. Naturellement, je gardai cette réflexion pour moi et j'esquisai un sourire conciliant. Catapulté dans une pièce de David Mamet, je devais m'efforcer de suivre le conseil du directeur du département ainsi que mon instinct de survie en mettant mon orgueil de côté et en baissant la crête. Ah, qu'elle était infortunée, ma génération : jadis brimée par les barons, maintenant qu'elle était prête à brandir le sceptre du pouvoir, elle se découvrait désarmée, à la merci d'une nouvelle autorité morale composée de commissions, d'étudiants et de

politiciens soutenus par une opinion publique impatiente d'avoir quelqu'un à qui faire la peau! Si les choses avaient tourné autrement, me surpris-je à penser avec tristesse, je ne me retrouverais pas ici en train de défendre mon irréprochabilité pédagogique, mise en doute par des étudiantes aussi insatisfaites de mon travail que je l'étais du leur.

«Allez, c'est moi qui m'en charge, dit le professeur de droit à la vice-rectrice, et sans attendre son assentiment, il se mit à lire: "La femme est un animal vulgaire dont l'homme s'est fait un trop bel idéal!"; "Il y a du vent dans la tête des femmes comme dans le ventre d'une contrebasse!" "Il leur faut toujours une cause, un but." "Tout ce qui est vraiment élevé et haut leur échappe."»

À chaque nouvelle phrase prononcée par le doyen, l'expression du visage de Teresa Ghinassi se faisait plus indéchiffrable. Était-elle en proie à l'indignation, à la volupté?

«Tu reconnais ces phrases?

– Oui.

– Tu les as dites en cours?

– Oui.

– Tu es prêt à les soutenir?

– Dans quel sens?

– Tu estimes que ces phrases sont dignes d'être prononcées dans une salle d'université?

– Eh bien, puisque je l'ai fait, je dirais que oui, je le pense.

– Tu dirais que oui? C'est tout? me pressa Teresa d'un ton qui n'aurait pu être plus sarcastique. Tu n'as rien à ajouter? Tu ne te sens pas en devoir de fournir une explication supplémentaire, ou de rectifier ce que tu as dit? Tu ne veux pas nous préciser ce que tu penses à ce sujet? Tu ne crois pas que dans le contexte historique actuel, avec ce qui se passe dans le monde, c'est au moins irresponsable de prononcer ce genre de phrases? »

Une fois de plus, je fus obligé d'admirer l'obstination de Teresa, son inoxydable fidélité à elle-même. Des années s'étaient écoulées depuis la première fois où elle m'avait demandé des comptes sur ce que je pensais. Nous en étions toujours au même point.

« Il me semble que jusqu'à présent, vous ne m'avez pas demandé de commenter. Ou je me trompe ? Vous m'avez demandé si j'avais prononcé ces phrases : je l'ai fait. Vous m'avez demandé si je les jugeais appropriées à un cours universitaire et j'ai répondu que si je ne les avais pas réputées telles, je ne les aurais jamais prononcées. Qu'ai-je à ajouter ? Dis-le-moi, et j'essaierai de te contenter.

– *Qu'ai-je à ajouter ?* m'imita-t-elle de nouveau. Tu pourrais au moins éviter de faire l'innocent. C'est inconvenant.

– Dis-le-moi, alors. Que veux-tu que je fasse ?

– Tu comprends la gravité de ces affirmations, leur extraordinaire pertinence politique ?

– Je ne vois pas le rapport avec la politique.

– Il y a toujours un rapport avec la politique, et tu le sais.

– Tu te reconnais dans les phrases qui viennent d'être lues ? » me demanda le doyen pour tenter de ramener la discussion dans le périmètre de la décence : il était clair qu'il voulait me donner l'occasion de m'expliquer et de clore cette affaire. Il faisait de toute évidence partie de la vieille garde et avait grandi dans l'idée qu'on lave le linge sale en famille et que la bonne volonté peut apaiser n'importe quelle controverse.

« Je ne crois pas que mon opinion sur certains sujets soit d'intérêt public. Je le dis avec le plus grand respect : ce que je pense des femmes, des hommes ou des chats ne concerne ni vous ni les étudiants.

– Tu crois que les femmes sont des animaux vulgaires ? Qu'elles ont du vent dans la tête ? »

Excepté les civilités initiales, c'était la première fois que le professeur de pharmacie m'adressait la parole. Sa voix était calme, insinuante, dépourvue de toute note intimidatrice, et c'était précisément ce qui donnait le frisson.

« Bien sûr que non. Ou plutôt, je connais beaucoup de femmes vulgaires mais aussi beaucoup d'hommes vulgaires. Le fait est que je n'aime pas les généralisations et que je m'exprime rarement par catégories.

– Et alors pourquoi tu as prononcé ces phrases? me demanda le doyen.

– Étant donné que le cours portait sur Flaubert, il me semblait naturel et opportun de lire et commenter des extraits de ses lettres, principalement adressées à des correspondants de renom.

– Donc elles ne sont pas de toi mais de Flaubert? » me demanda-t-il, abasourdi, et il me sembla que pour lui, l'affaire était déjà classée.

Ce fut alors que le malaise qui avait commencé à m'habiter le jour où j'avais reçu la convocation déborda et se mua en explosion de colère. Des années auparavant, au début de ma carrière, écoutant ma nature pénitente, ma pernicieuse tendance à l'autoculpabilisation, peut-être me serais-je prêté à cette mascarade et aurais-je endossé sans ciller le rôle du réprouvé. Peut-être, dans une autre saison de l'existence, quand l'enseignement représentait encore une partie importante de ma vie et que l'écriture tempérerait quoi qu'il en soit mes insatisfactions, aurais-je laissé passer afin de protéger mon avant-poste universitaire et mon petit prestige artistique, permettant à ces salauds de m'imputer d'absurdes responsabilités et de me réduire en miettes. Hélas, ce jeune homme contrit et mesuré n'était plus. Le demi-siècle qui pesait sur ses épaules, constellé de réticences et de tromperies, lui conférait un droit qu'il n'aurait jamais rêvé d'avoir : le droit de s'exprimer. Enfin,

dire ce que je pensais n'était plus un tabou. Je n'autoriserais personne, et encore moins ces hypocrites législateurs, à m'imposer une vision aussi étriquée du monde.

Je tressaillis en repensant au documentaire sur lequel j'étais tombé quelques soirs auparavant, diffusé par le National Geographic Channel et consacré aux chimpanzés. Ce qui m'avait surtout frappé, c'était l'habitude qu'avaient ces primates très intelligents de cracher au visage de leurs rivaux en amour. À ce moment-là, malgré les millions d'années d'évolution que j'avais derrière moi, je ne voyais pas de meilleure solution pour exprimer mon mépris que de céder à cet instinct primitif et répugnant.

« Bien sûr que ce sont des phrases de Flaubert, ce que vous pouvez être bêtes ! » grognai-je, emporté par toute l'indignation simiesque qui m'habitait.

Le doyen m'arrêta aussitôt : « Non, pas de ça. Je te prie de ne pas dépasser les bornes. C'est une réunion civilisée, nous ne sommes ni dans un stade ni dans un sordide talk-show. »

Il avait été de mon côté jusque-là, mais après mon insulte, piqué au vif, il n'était pas disposé à me suivre en enfer. En revanche, Teresa s'était apaisée. Les traits de son visage s'étaient détendus en un sourire suave de satisfaction, celui que j'avais vu flotter sur son visage juste avant qu'elle ne dévore le professeur d'épigraphie latine. Comme toutes les personnes qui ont fondé leur vie sur la lutte, elle savait doser ses forces en alternant indignation et condescendance selon les cas et les intérêts tactiques.

« Explique-nous, me demanda-t-elle d'un ton railleur. Tu estimes que faire porter la responsabilité à Flaubert te dispense ?

– Donc je suis ici pour me disculper ?

– Je te prie de ne pas te dérober et de répondre à ma question : tu estimes qu'attribuer ces phrases à Flaubert te rend moins coupable ?

– Attribuer? Pourquoi tu dis “attribuer”, Teresa? Je n’attribue rien du tout à personne. Elles *sont* de Flaubert.

– Alors c’est ça? Lui, le grand Flaubert, il peut dire ce qu’il veut? Et toi, en spécialiste zélé, en loyal épigone, tu peux le citer comme bon te semble? Si Flaubert dit que les femmes n’ont pas d’âme, si Flaubert dit que les femmes sont des bêtes de somme, tu le répètes comme un perroquet. Et qu’importe si tu as en face de toi des jeunes filles qui portent le poids de tous les abus infligés par des hommes comme Flaubert. Qu’importe si ces paroles heurtent leur sensibilité. Ce qui compte, c’est seulement le magistère de Flaubert, c’est bien ce que tu nous dis?

– Je ne sais pas. Dis-le-moi. Je devrais le censurer?

– Carrément? Personne ne te le demande.

– Alors quoi?

– Je connais ton petit jeu, comme je connais le jeu de ceux de ton espèce.

– Ceux de mon espèce? »

Si seulement elle ne m’avait pas acculé dans un coin, m’obligeant à tenir ma garde comme un boxeur sonné. Plus nous discussions, plus je sentais l’odeur de ma défaite imminente.

« Vous savez que j’ai passé un examen avec le professeur Sacerdoti? dit Teresa sur un ton hilare en continuant à me regarder mais en s’adressant de toute évidence au reste de la commission. Mon deuxième examen. J’étais encore une étudiante de première année quand j’ai suivi un cours sur Huysmans tenu par notre illustre collègue. L’écrivain de l’université, multi-primé, notre petite gloire locale. Dommage qu’il ne se soit pas mis à jour entre-temps, apparemment. Il utilise la même approche qu’il y a vingt ans pour aborder le discours littéraire, comme le faisaient son Prof et le Prof de son Prof. Il est convaincu qu’il n’y a rien de plus sacré que

le canon. Au nom de cette foi, il est disposé à faire circuler les idées les plus rétrogrades que vous puissiez imaginer. Un véritable dealer d'obscénités réactionnaires.

– Rien que ça? me défendis-je maladroitement en essayant de m'adapter à son ton moqueur.

– Je te garantis qu'il ne suffit plus de se retrancher derrière l'autorité de Flaubert, ni même celle de Pétrarque ou d'Éluard, du reste. Non, il n'est plus permis de faire la pluie et le beau temps en se cachant derrière le magistère des grands hommes. »

Ainsi, il s'agissait de ça? D'une manœuvre de rétorsion en réponse au traitement que j'avais réservé à son étudiante? Bien sûr! Et en même temps, non, ça n'était pas ça. C'était bien plus.

« Dis-moi un peu, Teresa, tu es en train de te venger? »

– Pas du tout, et je suis désolée que tu le penses. Ce qui m'agace – et je crois parler au nom de nos collègues –, c'est ta mauvaise foi. Tu veux vraiment nous faire croire que parmi toutes les belles choses que Flaubert a écrites, tu as choisi ces obscénités par hasard? Tu veux vraiment nous faire gober que tu les as sélectionnées sans penser à mal? Tu veux vraiment nous convaincre que, pour comprendre Flaubert, il est nécessaire de s'attarder sur sa misogynie? »

Teresa Ghinassi était tout sauf stupide. Quand elle disait que j'étais resté sur place, que je n'avais pas bougé d'un iota, elle avait parfaitement raison. Surtout qu'on ne pouvait pas en dire autant sur son compte. Elle en avait fait du chemin, cette étudiante sectaire et courroucée qui m'avait insulté dans mon bureau vingt ans plus tôt! À force d'erreurs, elle avait compris que si elle voulait tracer sa voie dans notre monde, elle devait baisser le ton et saisir les opportunités. Il m'en coûtait de l'admettre, mais il était évident qu'elle n'avait pas tort non plus sur le fond. C'était vrai. J'aurais tranquillement

pu omettre ces citations, il m'aurait suffi de les paraphraser. Alors que je les avais lues dans une intention polémique très claire. Non parce que je partageais ces opinions, il s'en faut, mais poussé par un mélange de mauvaise humeur et de *cupio dissolvi*<sup>1</sup>, deux impulsions qu'un enseignant ferait mieux d'éviter, du moins dans l'exercice de ses fonctions. Consacrer un cours entier à la misogynie de Flaubert n'avait pas été, comme j'avais voulu le croire sur le moment, un geste d'honnêteté herméneutique. Je sais bien qu'aucun chef-d'œuvre de Flaubert ne peut être compris sans tenir compte de son sale caractère, mais de là à le seconder, à abonder dans son sens, il y a un pas. Alors pourquoi l'avais-je franchi? C'était simple: parce que je n'allais pas bien, parce que j'étais malheureux, parce que je me trouvais de plus en plus à l'étroit dans l'enseignement, parce que j'avais perdu le plaisir de partager de belles choses avec les jeunes gens, parce que je n'avais plus confiance en moi, parce que depuis des mois je n'arrivais pas à écrire un seul paragraphe dont je sois fier. Maintenant que Teresa m'y faisait penser, je comprenais que, dans une sorte de délire dostoïevskien, je m'étais piégé moi-même en cherchant un affrontement perdu d'avance. Je n'étais pas désespéré au point de penser que lire quelques phrases incorrectes en cours me conduirait devant un peloton d'exécution. Mais dans mon for intérieur, je savais qu'à force de tirer sur la corde, je n'en sortirais pas indemne. Et en effet, voilà le résultat.

«Maintenant ça suffit, intervint la vice-rectrice. Nous ne sommes pas ici pour régler vos anciens différends, mais pour résoudre ce problème. Je ne sais si nos étudiantes ont le droit ou non de se sentir offensées par ce que tu as lu en cours, mais il est clair qu'il s'est passé quelque chose.

---

1. Locution latine tirée de l'Épître aux Philippiens de Paul, dans la Vulgate, signifiant littéralement: «J'ai le désir de me dissoudre.» (N.d.T.)

- Et donc qu'est-ce que je devrais faire ?
  - Écoute, j'y ai beaucoup réfléchi et j'en ai discuté avec le reste de la commission. Ce que nous te demandons, c'est une brève lettre dans laquelle tu expliques tes raisons.
  - Hors de question. Je n'ai rien à expliquer et il me semble que mes raisons ne vous intéressent pas.
  - Tu te trompes. Elles nous intéressent, et comment. Et tu verras qu'elles auront pour effet de calmer les étudiants. De favoriser le dialogue. Telle est notre mission, en ces temps difficiles.
  - Vous vous rendez compte que vous me demandez une sorte d'abjuration ? Vous, je ne sais pas, mais moi, ça me paraît un dangereux précédent.
  - Pense ce que tu veux, fit le doyen, de plus en plus agacé. Mais sache que pour nous, c'est la seule solution possible. »
- Ce qui me tapait sur les nerfs, c'était encore une fois l'hypocrisie rétrograde d'une institution que j'avais jusque-là servie avec abnégation et loyauté. Si nous avions été dans une université américaine, ils m'auraient fichu à la porte sans faire tant de manières. Dans notre partie du monde, d'habitude, les choses fonctionnaient autrement. Si l'on voulait se tirer d'affaire, il suffisait de peu : une petite lettre de contrition et tout s'arrangeait. Eh bien, il faudrait qu'ils passent sur mon cadavre ! Naturellement, je n'en voulais pas aux étudiants. Je savais très bien qu'ils ne se seraient jamais permis de rédiger ce genre de signalement s'ils n'avaient pas été encouragés par l'air du temps : un air de maccarthysme croissant. C'était donc à ça que servait la commission ? À juger *ex cathedra* ce que Flaubert pensait de la vie, des femmes, du sexe, de la beauté ? Certes, ce n'était pas une belle personne. C'était un inadapté, un nihiliste, un aigri, un homme de son époque ; mais c'était aussi un génie, l'auteur de quelques romans immortels, d'une poignée de nouvelles merveilleuses

et d'une correspondance aussi belle, à certains égards, que la chapelle Sixtine. Qu'aurais-je dû faire ? Qu'auraient-ils fait à ma place ? Comment auraient-ils choisi les lettres à lire et celles à omettre ? Selon quelle logique ? Leurs convictions politiques ? Un sens abstrait de l'opportunité ?

« C'est ça que vous voulez enseigner aux étudiants ? m'exclamai-je. L'art sinistre de la délation ? Bon sang, vous voulez en faire de petits agents de la Stasi ? »

J'étais parfaitement conscient que je creusais ma propre tombe. Que pour m'en sortir indemne, il m'aurait suffi de peu : de me couvrir la tête de cendres pour n'avoir pas su offrir une vision saine des choses, de rejeter toute la responsabilité sur Flaubert et de prendre mes distances vis-à-vis de lui. J'aurais seulement voulu ne pas être aussi fatigué et confus. Je me sentais comme lorsque j'avais assisté à l'affrontement entre le professeur d'épigraphie latine et Teresa. À la seule différence que cette fois, c'était moi qui étais en cause. Mais, tout comme alors, je n'arrivais pas à démêler les torts des raisons. D'une certaine façon, Teresa disait vrai, je n'avais pas bien fait mon métier. Agacé par le cours pris par les études littéraires au sein de notre cursus, et par la dérive idéologique qui risquait de les discréditer, j'avais délibérément bravé le sort en plaçant ma tête sous la guillotine, tel un maudit kamikaze. D'un autre côté, j'avais raison moi aussi. Expurger la biographie d'un illustre écrivain en gommant ses angles et ses aspérités, c'était un acte malhonnête qui ne rendait pas justice à la complexité d'un chef-d'œuvre littéraire.

Alors ? Comment s'en sortir ? Que faire ? Tout sauf signer cette maudite abjuration. Non, je ne le ferais pas. Quitte à y laisser ma peau. Je connaissais trop bien la susceptibilité universitaire pour ignorer que si je me comportais de la sorte, la procédure de blâme que j'étais là pour conjurer, en

théorie, s'abattrait sur moi avec tous les tracasseries qui en découleraient. Pour la troisième fois de cette étrange journée, mes pensées revinrent effleurer le souvenir de ma camarade de classe qui n'était plus. Je pensai à elle, Veronica, et à son courage. Dès que la loi le lui avait permis, elle avait quitté la maison et rompu avec son père, qui l'avait désavouée. Pour payer ses études à la fac et le loyer du taudis où elle dormait, elle avait fait plusieurs petits boulots, tous mal payés. Dans quel but? Au nom de quelle cause? Pour vivre comme elle l'entendait et le désirait. Parce qu'elle voulait porter des lunettes de soleil et des shorts, sortir le soir. Parce qu'elle avait découvert à quel point elle aimait le sexe et combien c'était électrisant de s'y adonner sans honte ni subterfuges. Elle était tombée amoureuse d'un garçon, puis d'un autre, jusqu'à ce qu'elle trouve le bon, avec qui elle avait eu trois filles: d'après Federico, plus belles, libres et heureuses l'une que l'autre. Le ciel sait si la bataille de ses seins pour conquérir le plaisir était plus authentique et politiquement digne de respect que celle menée par les petits lolos de ma collègue exhibitionniste.

Veronica, elle, avait vraiment lutté pour le progrès des mœurs, non en critiquant le comportement des autres, ni en déchirant ses vêtements en public, ni en se posant en championne de l'émancipation féminine, mais simplement en vivant selon ses goûts et ses désirs.

Les deux appels téléphoniques que je reçus le soir même me révélèrent que les deux choses qui avaient donné un sens à ma vie pendant des années – enseigner et écrire – étaient en danger.

«D'après ce qu'on m'a rapporté, m'apostropha le directeur du département sur un ton sarcastique, tu as suivi mes conseils à la lettre. Je n'arrive pas à y croire. Tu as vraiment dit: "Ce que vous pouvez être bêtes"? J'ai parlé

avec la vice-rectrice. Elle était furieuse. Elle m'a dit que tu ne signerais pas la lettre d'excuses qu'ils t'ont proposée. Putain, tu t'es vraiment rendu indéfendable. Si je les connais, ils n'auront pas de répit tant qu'ils ne pourront pas exhiber ton scalp. »

À peine avais-je raccroché que le téléphone se remit à sonner. C'était Clelia Segre, mon agente. Elle semblait alarmée. Apparemment, l'influenceuse Teresa Ghinassi avait publié sur sa page Instagram une photo de moi prise quelques années auparavant, agrémentée d'un post qui n'aurait pu être plus acide et outrageant. On me décrivait comme le sinistre porte-drapeau d'une propagande misogyne. Tout ce qui me concernait – mon profil sémite, mon style d'écriture « irritant et pompeux », ma « misanthropie pédante » – était offert en pâture aux crocs baveux de followers assoiffés de sang. Naturellement, au mépris de toute rigueur philologique, les citations de Flaubert étaient reproduites sans guillemets et m'étaient donc attribuées sans vergogne. Selon mon agente, le post était devenu viral en quelques heures, atteignant des milliers de personnes qui non seulement ne m'avaient jamais lu – mon nom leur était même inconnu – mais, plus déprimant encore, ignoraient tout de Gustave Flaubert. Et qui, à en juger par leurs insultes, par leur manque de courtoisie et de bon goût, n'avaient aucune intention d'y remédier.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Traduit avec le concours du Centre national du livre



*Quest'opera è stata tradotta con il contributo del Centro per il libro  
e la lettura del Ministero della Cultura italiano*

Cet ouvrage a été traduit avec le concours  
du Centre pour le livre  
et la lecture du ministère de la Culture italien



**CENTRO  
PER IL LIBRO  
E LA LETTURA**

*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'auteur.*

Titre original : *Aria di famiglia*

© 2024 Mondadori Libri S.p.A., Milano  
© 2025, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch  
Photo : © wragg/Gettyimages/

Cette édition électronique du livre *Un air de famille*  
d'Alessandro Piperno  
a été réalisée en avril 2026  
par Atlant'Communication.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN: 979-10-349-1237-7)  
ISBN ePDF: 979-10-349-1239-1